

LE DÉISME RATIONNEL¹

SES CONTRADICTIONS INSOLUBLES. — FAUSSE
HONTE DE LA RAISON

Le seul monothéisme digne de ce nom est le déisme rationnel de Voltaire, adopté par quelques protestants émancipés, et qui est encore la base de *l'enseignement officiel*. Celui-là n'admet réellement qu'un Dieu, sans compagnons et sans rivaux. Mais combien diminué ! ni libre, ni tout puissant, puisqu'il est enchaîné par son œuvre, soumis à ses propres lois, inutile depuis qu'il a créé, inaccessible aux prières sous peine d'inconstance et de partialité ; un dieu qui n'explique rien et ne s'explique pas lui-même. Fusion de tous les dieux périmés, après que la science les eut soigneusement vidés de tout élément substantiel ; transfiguration de l'homme dépouillé de l'organisme qui le constitue : tel est le Dieu de la raison. Faisceau de qualités sans substance, il n'enferme aucune réalité ; la possibilité logique elle-même lui échappe. Parfait en grandeur, en puissance, en justice (bien qu'il permette le mal), il est nécessairement infini. Cause volontaire et consciente, il est nécessairement une personne, c'est-à-dire un être se distinguant des autres, par conséquent fini, borné par ses propres créations. Ses attributs contradictoires ; il faut choisir ; et, le choix fait, égal sera le néant. Infini, impersonnel, dieu est à l'équivalent à l'univers ; il fait double emploi ; volonté active et consciente, il est une personne, il n'est plus dieu. Le prétendu être, substantif par excellence, s'évanouit en adjectifs, voire en adverbes : l'infini, l'inconnaissable, l'inconscient, l'au-delà ; le *Parfait*, de M. Vacherot, qui serait dieu, mais qui n'est pas ; l'*Idéal* de M. Renan, le *Divin*, qui ne se définit même plus : un je ne sais quoi qui réside dans les choses ou ailleurs, tout ce qui, dans l'effort de la pensée, dans l'inspiration de l'art, voire dans le spectacle de la nature, tend vers l'idéal. Or l'idéal, qu'est-ce ? Un comparatif élevé à l'absolu, mais indéfiniment variable selon le temps, la race et la culture.

Le déisme vous le savez, comporte bien des degrés, depuis la croyance en une personne juste et sage, dont la providence, toujours

active, gouverne avec amour les choses et les êtres, jusqu'à la conception d'une force impersonnelle, d'un faisceau de lois immuables et indifférentes qui ont présidé, une fois pour toutes, à l'organisation telle quelle de l'univers. Le plus souvent, toutes les variantes du déisme se trouvent combinées à diverses doses, selon que ses adhérents sont plus ou moins dégagés du sentiment religieux, plus ou moins ralliés aux méthodes scientifiques. A tout prendre, il est juste de reconnaître que le déisme fut, à son heure, un très puissant effort de la raison adulte pour échapper aux illusions de son enfance. Mais quelque part qu'il ait eue à l'émancipation de la pensée, il demeure encore une forme de l'anthropomorphisme, la plus subtilisée, non pas la moins tenace ; et les religions positives, qui l'ont toujours considéré, à juste titre, comme leur plus redoutable ennemi, trouveront quelque jour en lui leur suprême allié près des classes instruites. Plus d'une fois déjà elles ont tiré parti de sa complicité involontaire ou calculée. N'est-ce pas le déisme d'Anaxagore, de Socrate, de Platon, de Zénon, qui a peu à peu conquis au Christianisme les esprits cultivés de l'antiquité ?

N'est-ce pas le déisme de Locke, de Voltaire, de Rousseau, de Robespierre, de Napoléon, de Cousin, des romantiques de 1830 et des *naïfs* de 1848, qui a favorisé cette recrudescence factice du catholicisme, défi désespéré à la science et à la société laïques, dont une tîmité coupable exagère et accroît le danger ?

Cette évidence suffirait seule à déceler la parenté qui rattache le dieu de la raison aux créations les plus grossières de l'anthropisme. Les déistes eux-mêmes l'avouent sans y songer, lorsqu'ils présentent le déisme comme la *religion naturelle*, comme le fonds commun, comme le point de départ de toutes les religions, comme la vérité enfouie sous les erreurs de la foi ignorante, et sous les fraudes volontaires des exploiters de l'humaine crédulité. Ils se trompent seulement en ceci qu'ils placent au commencement ce qui est à la fin. Le déisme n'est pas le principe des mythologies, il en est le résidu. Les religions ne sont pas formées par superfétation ; c'est le déisme qui s'est constitué par élimination progressive. Il a épuré la superstition ; il en a extrait une quintessence, acceptable pour cette moyenne entre le préjugé, qu'on nomme le sens commun et, par euphémisme trop flatteur, le bon sens.

Les inventeurs de la religion naturelle ont été abusés par la tendance qui nous porte à être naïf à tous les temps et à tous les hommes ; les opinions et les raisonnements modernes ; il n'en est pas qui soit plus générale, et qui soit plus opposé au sens critique et historique. Elle a été, elle est encore, le fléau de la philosophie. Les universaux de la scolastique et les vérités nécessaires de l'éclectisme banal n'ont pas d'autre origine. Les concepts, qualités généralisées, sont préposés aux séries de faits dont l'abstraction les tire et les détache ; les catégories, cadres commodes pour les classi-

fications, deviennent des forces impérieuses, des lits de Procuste, antérieurs aux être qu'on y couche ; les entités se proclament causes. Par une étrange logomachie, des termes généraux, être, vie, végétation, animés par le langage, sont considérés comme principes de ce qui est, vit ou végète ; le beau, le bien, le mal, idées relatives et lentement acquises, comme absolus et premiers mobiles des actes moraux et des manifestations esthétiques ; enfin la divinité — qualité commune aux personnages surnaturels — comme archétype nécessaire de tous les dieux.

Ces considérations, auxquelles il serait facile d'en ajouter beaucoup d'autres — si facile que la concision est ici des plus pénibles — prouvent du moins et avec surabondance que le déisme est le terme ultime, la fin de la mythologie.

Son mérite, le secret des services qu'il a rendus à la libre pensée réside tout entier dans sa radicale inanité. Sur ce point, la haine des religions positives a été plus clairvoyante que la philosophie. Qu'est-ce qui sépare le déisme de l'athéisme ? Une fausse honte de la raison. Pénélope a consacré sa vie à défaire la toile entreprise dans son enfance ; mais elle en garde l'image profondément empreinte en sa mémoire. En face de l'ombre dont elle a détruit le corps, la raison ne peut pas s'avouer qu'elle a évoqué dans les ténèbres et le crépuscule un fantôme évaporé à la lumière du jour ; que, depuis cinquante siècles, elle bombyne dans le vide, — *bombynat in vacuo* — et n'élabore que son reflet.

ANDRÉ LEFÈVRE.

¹ *La Religion*, par André Lefèvre. 1 vol. in-12 de la Bibliothèque des Sciences contemporaines. — G. Reinwald et Cie, à Paris.

était son père. Maintenant, il est
congé, tranquille, à deux pas des poteaux de
Satory...

Deux autres enfants étaient morts pendant
les affres de l'invasion prussienne. Enfin
restaient les jeunes, les deux derniers, que
leur mère traînait accrochés à ses cottes, de
l'aube au crépuscule, à travers les champs et
les bois du pays.

Car elle ne moisissait guère en sa baraque,
la pauvre, plus dénuée que Job le scripturaire !
Que voltige neige ou phalène, qu'âtre flambe
ou que soleil luise, il fallait la voir, la vieille,
partir avant le jour, coiffée de son madras
passé de teint, les hanches anguleuses et sail-
lantes sous les cordons de sa serpillière plus
étoilée et de couleur plus vague qu'un fanion
de fédérés retour de la Muette... Il fallait la
suivre, de la lisière des champs à l'orée des
bois, à travers les chemins, les venelles, les
ruisseaux et les sentiers du pays, en quête de
branches mortes et de légumes dédaignés...
Il fallait la contempler, l'échine offerte aux
baisers brûlants ou glacés du notus ou de la
galerie, aux ardeurs de thermidor comme aux
papillons de frimaire, courbée sur les sillons,
la face devenue terreuse, par appropriation de
couleur, les mains grises, maigres et crochues,
l'œil atone, figé dans son orbe et que seul pou-
vait éclairer d'un sourire le regard de ses
mioches qui, pendus à ses jupes, ne la quit-
taient guère plus que son ombre... Il fallait
enfin la voir, la vieille, courir pieds nus sur
les routes, gravir les côtes ardues et rouler les
pentes à pic, cheminer sous des fagots aussi
gros que des meules et rentrer à la nuit brune,
harassée rendue, exténuée, juste à l'heure où
maître Simonet, le propriétaire de la closerie
voisine, allongeait ses pieds vers la cheminée
utilante et caressait le menton de sa femme,
un gros rire :

Cottes de vagabonds, les
tournées dans la campagne, à deux de route,
où l'on se raconte les frasques de troupiers, ses
orgies sur les remparts des villes de garnison,
ou le long des murs des poudrières avec les
Marie-Mange-Mon-Prêt de l'endroit, tout cela
évoquait dans l'esprit de l'ainé un naguère
brillant de noces et d'aventures : les derniers
beaux jours de l'empire pendant lesquels l'ar-
mée troussait les filles en chantant le refrain
en vogue :

« Vive le vin, l'amour et le tabac ! »

Les journées passaient vite, et l'existence
s'écoulait douce pour l'ainé qui, d'ailleurs,
était tombé sous la coupe d'un brigadier, —
un zig ! — qui avait fait dans son régiment les
campagnes de Crimée et d'Italie. Et puis, il
faut le dire, le gars avait bon cœur, et sa situa-
tion lui permettait d'aller jeter, de temps en
temps, sur la table botteuse de la vieille, une
pièce blanche qui mettait pour huit jours, la
joie au ventre des petiots, et les faisait rêver
de grands pains ronds, larges comme des
roues d'éfourceaux...

Une seule chose embêtait l'ainé : c'était
d'être obligé de conduire parfois des délin-
quants à la sous-préfecture.

Le pays, étant pauvre, grouillait de marau-
deurs et surtout de braconniers : on les cueil-
lait dans les prés et les fourrés comme les pru-
nelles dans les haies. Or, quelque jour, tra-
versant la grande place de la ville au milieu
d'une bande de loqueteux, l'un d'eux, irrévé-
rencieusement, l'avait, au passage, appelé
« hirondelle de potence »...

Hirondelle de potence ! bon Dieu, son sang
n'avait fait qu'un tour, et n'eût été le service...!

Donc, ce matin-là, la vieille vaquait, in-
quiète, au milieu des terrains désolés. Depuis
quinze jours, l'ainé n'avait point paru à la
lutte : il y avait sans doute du cotillon en
cause... En attendant, les moutards criaient
famine et demandaient à manger sur l'air fati-
gique des *Lampions*.

Or, c'était surtout l'hiver terrible, l'hiver
« tueur de pauvres gens », où le vin clair du
pays gela dans les caves de Pont-Saint-Claude,
au point que maître Simonet put le casser,
dans les cuveaux, à grands coups d'herminette.
La saison dernière avait été mauvaise ; et les
terriens prévoyant la disette prochaine, avaient
fouillé le sol, puis nivelé, rendu plus glabre
que le menton bleu du doyen.

La campagne était nue, déserte, noyée dans
le brouillard mauve d'un ciel très bas. Et la
vieille allait, branlant du chef et clopinant des
jambes, l'œil humide, la poitrine tombante,
secouée par des frissons insurmontables.

À l'entrée d'un immense carré ondulé et
bordé de fossés en saut-de-loup, elle s'arrêta.
Devant elle s'étendait un champ appartenant à
des citadins bien posés qui laissaient, sur pied,
pourrir les récoltes. Plutôt que donner ça au
pauvre monde !

Si elle osait pourtant !

UNE PROFESSION DISTINGUÉE

C'est celle d'économiste.

Un joli état, tranquille, point salissant, qui
n'exige point de dépense musculaire, qui n'ex-
pose guère à prendre chaud et froid, où l'on
ne risque ni le hâle des champs, ni la pous-
sière noire et grasse de l'usine. Un métier de
tout repos pour la sollicitude inquiète des
belles-mères. A peine en a-t-on fait choix que
l'on est déjà, par nature et par destination,
distingué. S'il exista jamais un économiste qui
ne fût pas un économiste distingué, cela doit
remonter si loin que nul être vivant n'en pour-
rait témoigner. Il semble même que l'obses-
sion de ce qualificatif obligé, de cette épithète
de naissance, ait contribué à modeler les nou-
velles recrues.

L'économiste dernier modèle est tiré à quatre
épingles ; pour lui, le bon faiseur a su trouver
l'exact compromis entre la gravité mondaine
et l'élégance professorale. Le ruban rouge ne
se fait point trop attendre : une décoration
d'économiste est toujours avouable. Chaque
brochure envoyée aux gouvernements étran-
gers enrichit la brochette. On fait des confé-
rences pour des associations ou des institutions
libres : le besoin de la fondation d'une chaire
officielle ne tarde pas à se faire sentir. On place
des dissertations au second plan dans des re-
vues qui n'ont pas toujours beaucoup de lec-
teurs, mais qui sont estimées pour leur tenue :
un mémoire sur le change chez les Phéniciens
vous fait aisément lauréat de l'Institut, car
heureusement les prix se partagent. Vous êtes,
de bonne heure, promis à de hautes destinées
et classé, pourvu que vous vous y preniez à
temps, parmi les bons partis.

On s'est émerveillé, il y a un quart de siècle,
de la place que prenaient l'ingénieur et le chi-
miste comme jeunes premiers du théâtre mo-
dernes. Le rôle du prince Charmant a été dé-
volu depuis au maître de forges. Ce qui étonne
à première vue, c'est que nos auteurs drama-
tiques n'aient pas songé encore à prendre pour
héros favori l'irrésistible économiste. Il pré-
senterait même de grands avantages, car il
n'est point astreint à des habits de travail, il
pourrait dissertar, professer aimer et triom-
pher, sans se départir un instant de sa correc-
tion d'homme du monde. Mais, voilà : la pro-
fession d'économiste est omise, si je me trompe,
dans la classification des patentes, et nos thé-
âtres, qui vivent surtout de l'afflux des trains

était son père. Maintenant, il est
congé, tranquille, à deux pas des poteaux de
Satory...

Deux autres enfants étaient morts pendant
les affres de l'investissement prussien. Enfin
restaient les jeunes, les deux derniers, que
leur mère traînait accrochés à ses cottes, de
l'aube au crépuscule, à travers les champs et
les bois du pays.

Car elle ne moisissait guère en sa baraque,
la pauvre, plus dénuée que Job le scripturaire !
Que voltige neige ou phalène, qu'âtre flambe
ou que soleil luise, il fallait la voir, la vieille,
partir avant le jour, coiffée de son madras
passé de teint, les hanches anguleuses et sail-
lantes sous les cordons de sa serpillère plus
étoilée et de couleur plus vague qu'un fanion
de fédérés retour de la Muette... Il fallait la
suivre, de la lisière des champs à l'orée des
bois, à travers les chemins, les venelles, les
ruisseaux et les sentiers du pays, en quête de
branches mortes et de légumes dédaignés...
Il fallait la contempler, l'échine offerte aux
baisers brûlants ou glacés du notus ou de la
galerne, aux ardeurs de thermidor comme aux
papillons de frimaire, courbée sur les sillons,
la face devenue terreuse, par appropriation de
couleur, les mains grises, maigres et crochues,
l'œil atone, figé dans son orbe et que seul pou-
vait éclairer d'un sourire le regard de ses
mioches qui, pendus à ses jupes, ne la quit-
taient guère plus que son ombre... Il fallait
enfin la voir, la vieille, courir pieds nus sur
les routes, gravir les côtes ardues et rouler les
pentes à pic, cheminer sous des fagots aussi
gros que des meules et rentrer à la nuit brune,
harassée rendue, exténuée, juste à l'heure où
maître Simonet, le propriétaire de la chloserie
voisine, allongeait ses pieds vers la cheminée
mitilante et caressait le menton de sa femme,

cottes de vagonnets, et
tournées dans la campagne, à deux de route,
où l'on se raconte les frasques de troupiers, ses
orgies sur les remparts des villes de garnison,
ou le long des murs des poudrières avec les
Marie-Mange-Mon-Prêt de l'endroit, tout cela
évoquait dans l'esprit de l'ainé un naguère
brillant de noces et d'aventures : les derniers
beaux jours de l'empire pendant lesquels l'ar-
mée troussait les filles en chantant le refrain
en vogue :

« Vive le vin, l'amour et le tabac ! »

Les journées passaient vite, et l'existence
s'écoulait douce pour l'ainé qui, d'ailleurs,
était tombé sous la coupe d'un brigadier, —
un zig ! — qui avait fait dans son régiment les
campagnes de Crimée et d'Italie. Et puis, il
faut le dire, le gars avait bon cœur, et sa situa-
tion lui permettait d'aller jeter, de temps en
temps, sur la table boiteuse de la vieille, une
pièce blanche qui mettait pour huit jours, la
joie au ventre des petiots, et les faisait rêver
de grands pains ronds, larges comme des
roues d'éfourceaux...

Une seule chose embêtait l'ainé : c'était
d'être obligé de conduire parfois des délin-
quants à la sous-préfecture.

Le pays, étant pauvre, grouillait de marau-
deurs et surtout de braconniers : on les cueil-
lait dans les prés et les fourrés comme les pru-
nelles dans les haies. Or, quelque jour, tra-
versant la grande place de la ville au milieu
d'une bande de loqueteux, l'un d'eux, irrévé-
rencieusement, l'avait, au passage, appelé
« hirondelle de potence »...

Hirondelle de potence ! bon Dieu, son san-
n'avait fait qu'un tour, et n'eût été le service...